

L'Anglais haussa les épaules. Il répondit :

— Je me moque de la Confrérie, mon garçon. Et, comme j'ai quatre-vingts lieues de selle dans les jambes, j'aurai un vrai plaisir à me reposer sous cette ombre. D'ailleurs, le détachement de l'armée des côtes que je précède doit être arrivé à Morlaix. Il n'y a donc rien à craindre à l'heure présente.

Et, ce disant, le cavalier arrêta sa monture tout près du fourré sous lequel Mapiaouank s'était blottie et mit pied à terre avec une aisance consommée, de l'air d'un homme qui éprouve une véritable joie à se détendre les jambes. Puis, imité par ses compagnons, il laissa les bêtes fourrager parmi les jeunes pousses et l'herbe drue de la clairière. Lui-même, s'avançant de quelques pas, s'étendit voluptueusement sur le tapis de gazon.

Mapiaouank n'avait pas bougé. Retenant son souffle, elle tendit l'oreille.

Jusqu'à ce moment elle n'avait rien entendu du dialogue fourni par les trois hommes ; elle n'avait pu distinguer leurs traits.

Soudain elle tressaillit.

Le gentilhomme, celui que Balahic appelait mylord, venait de mettre pied à terre et s'était retourné. Elle l'avait reconnu.

— Lui ! murmura-t-elle dans un souffle.

En ce moment, une main saisit la sienne ; une voix prononça à son oreille :

— C'est lui. L'occasion est unique. Qu'ordonnez-vous ?

Ameline répondit entre deux battements de sa poitrine violemment agitée :

— Qu'on ne leur fasse aucun mal. Il faut savoir ce qu'ils vont faire. Écoutons-les.

Elle détourna la tête sans bruit. Derrière chaque buisson, elle aperçut un homme couché, le fusil prêt. Tous avaient rampé avec tant de précautions, que les chevaux mêmes n'avaient pas éventé leur présence. Ils continuaient à brouter l'herbe à plus de vingt pas de là.

Mapiaouank et Alain se traînèrent sur les mains et les genoux jusqu'à dix pas des voyageurs. Ils écoutèrent.

D'abord Killerton raconta les événements de Plesstin, interrompu de temps à autre par les exclamations de colère et de mécontentement du gentilhomme. Puis le Breton éleva la voix pour demander :

— Qu'avez-vous fait de Leroux ?

— Leroux !... répondit l'Anglais avec une hésitation. Je ne sais ce qu'il est devenu. Je suppose que dans la bagarre, il s'est enfui.

— Vous le supposez ! fit Balahic farouche. Et si cela n'était pas, si Leroux était mort ?...

— Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ? questionna à son tour le gentilhomme.

— Voilà huit jours écoulés, et Leroux n'a pas donné de ses nouvelles. La Confrérie veille. C'est elle qui a délivré le ci-devant comte.

Le voyageur laissa voir tous les signes d'une vive inquiétude. Il dit :

— Savez-vous que Leroux avait une double mission ? L'arrestation du comte de Plesstin n'était que la moindre de ces missions.

— Il devait gagner la côte entre Locquirec et Beg-an-Fry, et allumer un feu de ralliement. Les deux corvettes croisent entre les Sept-Iles et les Chaises-de-Primel.

Alain et sa compagne eurent un tressaillement si brusque, que les brindilles de branches sur lesquelles ils étaient couchés craquèrent.

Mais les trois interlocuteurs n'y prirent point garde. Les bruits de la forêt se ressemblent tous. Le gentilhomme poursuivit :

— C'est Beg-an-Fry que nous avons choisi comme offrant le meilleur point d'atterrissage. Trois barques devaient y aborder avec deux cents hommes pour faciliter une descente du reste de l'expédition.

— Or, rien n'est fait encore, car le pays n'a pas bougé, et les commandants de poste ne sont pas prévenus d'une seule tentative. Six mille Anglais en France, cela se saurait vite.

— Six mille Anglais ! prononça Alain à l'oreille de sa compagne.

Le voyageur reprenait :

— C'était justement pour indiquer l'heure du premier débarquement que j'avais envoyé Leroux sur ce point. Il l'aura mal gardé.

— Tu te trompes, murmura Prigent entre ses dents, il le garde pour l'éternité.

Balahic tendit soudain l'oreille et, se levant, apostropha ses compagnons :

— Mylord, il serait prudent de nous remettre en route. Je ne suis pas plus rassuré qu'il ne faut.

— Poltron ! plaisanta le voyageur, qui se leva pour tant et monta à cheval.

— Connais-tu le chemin ? demanda-t-il encore. Nous allons de ce pas à Brest.

Le Breton fit de la tête un signe affirmatif, et les trois hommes, mettant leur monture au trot, s'enfoncèrent sous le couvert du bois.

Alors le chef et ses hommes se levèrent à leur tour. Ils s'assemblèrent dans la clairière autour de Mapiaouank.

Ils étaient dix en tout, parmi lesquels outre Alain Prigent et son frère Jean, se trouvaient les vaillants qui, d'ordinaire, dirigeaient toutes les expéditions : Ervoan Madeuc, Guen Le Hélo, Pierre Le Braz, Yann Le Bellec et son cousin François-Marie, hôtelier à Morlaix. Les trois autres étaient des nouveaux venus, des terriens, mais unis aux pêcheurs par un dévouement à toute épreuve : Joël Gac, le garde Julot et le valet de ferme Yvon Le Braz.

Au milieu du silence qui pesait sur l'assistance, Mapiaouank éleva la main :

— C'est moi qui commande aujourd'hui, dit-elle. Vonie Le Braz, tu va suivre ces hommes, car j'ai peur pour ceux de Morgat et du Raz-de-Sein.

— Achète le premier cheval à la première ferme. Voici pour le payer. Pars sans les perdre de vue. Ils ne te connaissent pas, ils seront sans méfiance. Garde-toi de rien laisser soupçonner.

— Ne craignez rien, Mapiaouank, répondit le colosse. Et jusqu'où faudra-t-il les suivre ?

— Jusqu'au bout, mon gars, jusqu'à Brest et même partout où ils iront dans le pays. Tu mettras le comte de Plesstin et sa famille en sûreté. Puis tu viendras vers nous.

— Et si je trouve une bonne occasion d'assommer les trois coquins ?

Mapiaouank eut une hésitation. Elle comprit néanmoins qu'elle ne pouvait être trop exclusive.

— Si on t'attaque, défends-toi, se contenta-t-elle de prescrire au redoutable compagnon en lui tendant une bourse qui contenait cent écus. Du même geste elle lui offrit un de ses pistolets. Il refusa avec insouciance.

— Je n'en ferai rien, Mapiaouank ; mon penbas et mon couteau peuvent suffire.

Et il s'élança à son tour dans les dédales du sentier.

C'était un singulière histoire, ou plutôt un étrange roman, que celui de la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz.

Elle était la dernière descendante, la seule héritière des trois familles qui, toutes les trois, avaient donné des rois à la Bretagne en ces temps obscurs et légendaires où, disent les vieux chroniqueurs, les successeurs de Konan Mériadek, émigrés de l'île conquise par les Saxons, apportèrent à la presqu'île armoricaine, avec un flot nouveau de populations celtiques, le nom désormais continental de Bretagne. Ameline descendait par son père du fameux Gradlon, roi d'Is, par sa mère de Budik le Grand, par sa grand'mère de Salain III, comte de Cornouailles et roi de Bretagne.

De toutes ces souches avait surgi sur la branche des Kergroaz cette fleur de beauté et de grâce.

Ameline était demeurée orpheline à seize ans. Elle habitait alors un vieux château à l'extrême limite des monts d'Arrée, non loin de ce Méné-Hom que les Bretons appellent pompeusement une montagne.

Dans ce manoir seigneurial elle eut une cour véritable, avec un chapelain, deux intendants de sang noble, eux-mêmes apparentés à l'illustre famille et

d'une noblesse aussi antique, sinon aussi considérable, vingt serviteurs ou servantes, vingt chevaux dans ses écuries et six carrosses que ses goûts délicats firent transformer en berlines.

Dans tout le pays on l'adorait. Les gens de Brest eux-mêmes la connaissaient et l'honoraient. Il n'était pas un bourg, pas un hameau de la région qui n'eût reçu quelques dons de sa main. Les pauvres étaient ses amis ; les églises l'avaient vue s'agenouiller sur leurs dalles, aussi simplement que la plus humble des paysannes des environs.

Et, fidèles à leurs traditions nationales et locales, les Bas-Bretons l'aimaient et la vénéraient surtout parce que, de toutes les familles de la Bretagne, celle de Kergroaz était la seule qui n'eût jamais accepté d'alliance étrangère. Il n'y avait que du sang breton dans les veines de la famille des Kergroaz.

Et c'était un long murmure d'admiration sur son passage, le concert de toutes les reconnaissances unies à toutes les louanges qui montaient vers la femme et saluaient sa resplendissante beauté.

Car, en vérité, la comtesse Ameline était belle au-delà de tout éloge, au-dessus de toute imagination.

En elle, la réalité éclipsait tout ce qu'aurait pu souhaiter l'imagination la plus éprise de rêve.

Grande et mince de taille, le buste plein et harmonieux, le cou superbement attaché à des épaules de statue, des bras d'une exquise rondeur, des mains et des pieds de fée, Ameline avait le plus adorable visage qu'un peintre aurait pu prêter à l'image d'une créature angélique. Des cheveux blonds, mais comme embrumés de poussière stellaire, encadraient cet ovale pur ; et deux yeux noirs, aux prunelles de velours, l'éclairaient d'un regard tantôt chargé de molles langueurs, tantôt allumé de flammes ardentes.

Et ils n'avaient qu'un mot pour la désigner, les bonnes gens de la Cornouaille qui l'avaient vue une seule fois en leur vie.

Ils la nommaient : " la Merveille, " tout comme les pêcheurs de Coutances, d'Avranches, de Granville et de Pontorson nomment le mont Saint-Michel.

Ils l'aimaient, et d'un geste, d'un signe, Ameline eût rassemblé autour d'elle une petite armée.

Des deux intendants nobles qui géraient ses biens, l'un s'appelait Jean de Coalguen, l'autre Alain Prigent de Bocenno.

Le premier était célibataire et âgé de soixante-quinze ans. Le second en avait cinquante. Il était veuf et père de deux fils, dont l'aîné s'appelait Alain, comme lui, le second Jean.

Alain et Jean avaient été les camarades d'enfance et de jeux de la comtesse. Ils l'avaient aimée comme une sœur, jusqu'au jour où Alain s'était aperçu que l'amour dont son cœur était plein, était aussi douloureux qu'illicite. Car il ne lui était pas permis d'élever ses regards jusqu'à la merveille de beauté qui était sa dame dans la hiérarchie sociale.

Alors, le cœur déchiré, le jeune homme avait fait à son père l'aveu de sa souffrance. Il avait dix-neuf ans à peine, et Ameline en comptait un peu plus de quatorze. Le père l'avait serré dans ses bras en lui disant :

— Sois marin, il est temps. Tous les Bocenno l'ont été. La mer te consolera.

Ceci se passait en 1782. Alain était entré dans le " grand corps. " Il y avait glorieusement servi et avait conquis les épauettes de lieutenant de vaisseau, compagnon d'armes du futur chef vendéen Athanase de Charette de la Contrie.

En 1788, le chevalier de Bocenno était mort d'une attaque d'apoplexie, et Alain rappelé par la comtesse Ameline, était venu prendre la succession de son père au poste d'intendant, tandis que son frère Jean le remplaçait, avec le grade de cornette, à bord de la flotte.

Le retour du jeune officier au manoir de Kergroaz fut pour lui une cruelle épreuve.

PIERRE MAEL.

(A suivre)